

Je vais vous conter une histoire, ma bonne, qui ne vous laissera certes pas indifférente car elle concerne l'une de nos connaissances. Oh, n'en soyez pas inquiète, je vous sens déjà toute à votre fébrilité coutumière, cela pourrait être ma foi fort distrayant. Vous souvenez-vous de cet homme aimable auquel vous, si jeune, aviez donné un nom tellement amusant que nous en rîmes toute une semaine et tout un mois ? Les mots d'enfant sont si charmants ! Il s'agit de Monsieur Jean de N... Il est d'une conversation agréable mais surtout ses façons de courir après le premier jupon passant nous avaient fait dire qu'il papillonnait. Nous en étions au printemps et, devant vos questions quelque peu embarrassantes, nous vous avons montré ces papillons volant de fleur en fleur. Et vous, ma chère, dans votre grande innocence, l'aviez appelé tout aussitôt « Monsieur Papillon ». Le mot en est resté, et nous avons continué à l'appeler ainsi, vous en souvenez-vous ? Mais vous savez comme la Cour peut être cruelle. Le temps a passé, pour nous aussi hélas ! je le vois chaque jour à vos lettres et à vos enfants qui grandissent bien vite. Je vous disais donc que le temps avait passé tant et tant que notre Monsieur Jean n'a plus été appelé, dans un terme au raccourci surprenant, que « papi ». Le pauvre homme s'en doutait bien aux regards amusés de ces dames. Mais il n'en avait cure. Du moins le pensions-nous. Aussi fûmes-nous surpris lorsqu'il nous annonça son désir de visiter ces belles contrées de Vénétie, de Piémont et peut-être même de Rome. Nous avions cru sur l'instant à un retour en religion, en béatitude disions-nous. Eh bien non, ma chère, certaines de ses réflexions nous donnèrent à penser à quelque peine amoureuse. Les suppositions allaient bon train. Était-ce Madame de V... ? ou bien Mademoiselle... je n'ose écrire leurs noms tant les suppositions nous paraissaient grotesques et ridicules. Et puis, vous savez comme vont les choses ici, sans doute s'agissait-il d'une passion passagère, ou bien d'une ruse pour faire chuter telle ou telle. Enfin, les choses allaient ainsi, tout à fait incertaines, lorsque nous le vîmes un beau matin en grand équipage. Vous savez comme Papillon, je ne me lasse pas de ce nom et ne puis m'empêcher de le dénommer ainsi, comme Papillon a du bien, et que, s'il sait le dépenser aidé en cela par ses

conquêtes, il sait aussi le gérer, et sa fortune est grande.

Il vint me saluer, me priant de vous répéter qu'il vous baisait les mains ; Papillon ne pouvait oublier celle qui l'avait baptisé ainsi. Et le voilà parti ! Nous n'avions aucune missive car, si ces régions sont belles par leur art, elles sont également difficiles à joindre. Les mois passèrent, une année même. Il me semblait bien triste son château, et vous savez combien j'aimais m'y rendre. Nous l'avions presque oublié lorsque je reçus de l'un de ses valets une demande qui me surprit sur l'instant. Il me priait d'avoir la bonté de vérifier la bonne tenue de son château car, me disait-il, connaissant mon bon goût, il a toujours su me charmer, je saurais mieux que quiconque ce qui pourrait convenir à certaine personne l'accompagnant. Cela était d'un certain toupet, vous l'avouerez, mais notre amitié, une grande curiosité et puis une inquiétude que je perçus à sa lecture me poussèrent à céder à sa prière. Quelle pouvait bien être cette personne ? car Papillon ne nous avait pas habitués à de telles attentions. Je cédaï donc à ce que je pensais être un caprice, et puis cela ne me donnait-il pas une certaine préséance ? J'imaginai déjà l'agitation dans nos salons. Quelle ne fut ma surprise ! Imaginez un petit bout de femme, certes blonde, de ce blond vénitien dont on parle tant, car elle est Vénitienne ma chère, et de longue date selon les dires de notre cher Papillon, une femme d'une coquetterie singulière comme il en est peu dans nos contrées. Nous savions Papillon porté sur la jeunesse, et trente ou trente-cinq années devant les séparer elle doit avoir dix-huit ou vingt ans. Il est vrai qu'elle possède un certain charme, un charme peut-être dû à son regard curieux dont un œil semble vous dire oui en riant et l'autre triste et inquiet, et un accent ma chère, roulant les « r » parfois et tantôt non. Ce qui m'étonna le plus fut de le voir, lui, portant dague au côté et flanqué à chacune de ses sorties de deux valets de pied à l'aspect singulier. Craint-il qu'on ne vînt lui ravir sa conquête ? Quatre jours étaient passés quand il vint me voir, me priant de l'accompagner pour découvrir ce qui faisait son bonheur. Que cachait-il donc ? Il ne voulut rien dire. Sa cour était encombrée d'un immense chariot et plusieurs domestiques s'affairaient à y mettre de la paille.

Je vous amène ma chère, me dit-il me menant par la main, afin de voir ce que contenait ce chariot. Il me conduisit vers son salon de musique dont il avait fait débarrasser les meubles. Des laquais s'empressaient de disposer des fauteuils, et vers le mur du fond, devant cette bibliothèque que vous connaissez si bien pour l'avoir autrefois fréquentée, trônait un meuble, ma chère, mais un meuble superbe comme savent seuls les faire nos amis transalpins. Deux filles armées de chiffons virevoltaient autour, commandées par notre blonde Vénitienne dont les mains torturaient d'impatience l'un de ces jolis mouchoirs brodés de Florence. Une épinette, oui ma bonne, c'était une épinette, ou bien un virginal, je n'en connais point les différences, mais d'une beauté éblouissante. Seriez-vous passé par les Flandres ? lui ai-je demandé. Point du tout, qu'allez-vous donc chercher ? cet ouvrage est d'un certain Bartoloméo qui réside à Florence ; il m'avait été recommandé et je dois dire que je n'en suis point mécontent. Papillon m'en précisa le nom, un nom avec des « o » et des « i », que je me suis empressée d'oublier. J'étais éblouie par le meuble dont le double clavier attirait mes doigts. Si seulement j'avais été seule, mais je ne l'étais pas. Papillon me précisa, notre amie est musicienne et elle en joue de manière divine. Nous l'écoutâmes, debout à côté d'elle, tournant et retournant, caressant du doigt décors et sculptures.

* * *

« J'arrête là la copie de cette lettre dont je vous ai parlé au téléphone, madame la Directrice. La suite fait partie de ces futilités échangées à cette époque. Mais lisez plutôt cette seconde lettre, faisant suite à la première avec un intervalle d'environ trois semaines. »

* * *

C'est avec grande tristesse que j'évoque pour vous, ma bonne, les déboires de notre ami Papillon. Un jour où nous étions seuls tous deux en son jardin, le brave chevalier m'avait confié son inquiétude car la jeune femme dont il s'était épris était promise à un noble Vénitien dont le caractère vindicatif était connu de tous. Tous deux s'étaient enfuis. Il semblait tellement heureux avec sa nouvelle conquête et son merveilleux clavecin, car ce n'était pas une épinette paraît-il, mais

qu'importe ! Je ne vous ferai point languir et certainement en serez-vous attristée. Papillon est mort assassiné. Oui, assassiné comme un vulgaire, lui d'une si grande noblesse se serait vaillamment battu s'il l'avait pu. Ses assassins ne lui ont laissé aucune chance. Mais laissez-moi vous conter la chose. Papillon avait voulu une grande réception afin de mettre en valeur sa double conquête, sa Vénitienne bien sûr mais peut-être et surtout son si bel instrument, comme je l'ai entendu dire par les plus jolies bouches, qui sont comme chacun sait les plus espiègles. Il y avait là tout le monde qui compte. Les valets aussi étaient fort nombreux, et l'on fit venir d'autres laquais pour l'occasion. On vit bien la Vénitienne parler vivement à deux d'entre eux dans sa langue natale, du piémontais je crois. On n'y prit garde. Comment aurait-on su ? Aujourd'hui je pense à son regard inquiet et à sa nervosité devant ses claviers. Pourtant la joie de Papillon était extrême. La nuit vint. Le monde parti, les laquais s'affairaient. Papillon tournait encore autour de l'instrument lorsque les deux Piémontais se jetèrent sur lui sans crier gare. Ils le frappèrent si fort de leurs dagues et à plusieurs reprises que l'une d'elles resta fichée dans le corps du clavecin, clouant le chevalier à son instrument qui devenait ainsi un véritable linceul. Les choses allèrent si vite que les assassins eurent le temps de s'enfuir. On appela. Du monde vint. Mais point de Vénitienne, elle avait disparu.

* * *

La directrice relut pour la troisième fois ce curieux courrier venu de Paris.

« Je vous ai transmis, Madame la Directrice, la copie de cette seconde lettre afin de pouvoir vous exposer le résultat de mes réflexions, ou bien de mes élucubrations, ce sera à vous d'en juger.

Je ne suis spécialiste ni en instruments de musique, ni en histoire de la musique, ni en musique tout court. Je me garderai bien de mettre en doute toutes les recherches scientifiques mises en œuvre autour de l'instrument remarquable que votre musée détient. Seule la littérature me passionne, et c'est le hasard qui me fait vous écrire. J'avais entendu parler de votre clavecin par un ami stéphanois. J'effectue des recherches en vue d'une thèse sur les correspondances des 17^e et 18^e siècles. Le hasard m'a donc fait découvrir quelques lettres dont je ne connais pas l'auteur. Il y est

question d'un certain Bartoloméo résidant à Florence, peut-être s'agit-il de Bartoloméo Cristofori qui aurait été facteur de clavecins, mais surtout l'assassinat du dénommé Papillon m'a troublé. Ce personnage, lors de son agression, aurait été comme cloué par les violents coups de dagues de ses agresseurs. N'est-il pas possible de retrouver des traces de cela sur l'instrument en votre possession ? »

La directrice reposa la lettre de son correspondant parisien. Pensivement, elle reprit sur son bureau le commentaire de l'un des spécialistes de la restauration « on remarque sur la partie non laquée du clavecin, sur l'échine plus précisément, deux traces profondes laissées par un instrument pointu, un poinçon ou un couteau vraisemblablement. »
